

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE SELLEVILLE — PARIS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

L'Inéluctable Conflit

Si, détournant la vue des réalités ambiantes qui le conspèrent ou l'exaspèrent, l'observateur en quête d'un spectacle reposant regarde dans le passé — espérant y trouver l'oasis de ses rêves harmoniques — il reste déçu par l'universalité d'un phénomène d'aspect sordonné et chaotique justement nommé la guerre des pauvres contre les riches.

Toutes les époques, toutes les civilisations, tous les pays ont éprouvé cette lutte meurtrière, constante par son origine, variable quant à ses formes, des non-possédants contre les possédants.

Bien que l'histoire — l'histoire officielle, s'entend — n'en fasse guère mention (sauf en cas d'insurrections, d'insurrections ou de jacqueries trop conséquentes pour rester dans l'oubli) il est permis de dire que la guerre du Pauvre contre le Riche domine les siècles écoulés comme elle domine encore l'heure présente. C'est le fait capital des sociétés autoritaires. C'est la grande tragédie sociale qu'ont subie les générations disparues. C'est le grand drame contemporain auquel, tous, nous participons.

La guerre du Pauvre contre le Riche se poursuit sans présenter d'armistices ni de trêves, sans connaître de pactes d'entente ni de contrats de désarmement. Elle est universelle et éternelle. Née d'antagonismes foncières, elle persiste, dans le temps et l'espace, calme ou violente, aiguë ou latente, pareille à une force volcanique qui gronde en son cratère, s'échappe tumultueusement au dehors, s'apaise par là, puis rejaillit encore.

En vain les pasteurs de peuples, à tous les âges et dans toutes les contrées, ont cherché à refouler, à comprimer les révoltes du pauvre : ils n'y sont point parvenus. En vain ils ont produit d'ingénieuses théories, inventé d'habiles stratagèmes pour détourner de leurs têtes les légitimes colères d'en bas, ils n'ont pu se flatter, à aucun moment, d'avoir réalisé l'étouffement projeté ni d'avoir instauré une paix sociale précédant du consensus universel. Toujours et toujours leurs plans ont échoué, leurs calculs ont été déjoués, leurs desirs sont demeurés insatisfaits. Pourtant que n'ont-ils pas imaginé et mis en œuvre, soit pour donner aux pauvres des motifs de résignation suffisante, soit pour procurer aux riches un semblant de justification rationnelle à leur domination ?

Quand la fable du législateur providentiel aux inviolables décrets impartant à chacun une destination sociale irrévocable dut être abandonnée, quand la faillite de l'Eglise — consolatrice des affligés et pacificatrice des âmes — fut évidente et que la stérilité des mythes, illusions et mirages religieux ne prêtait plus à discussion, les pasteurs de peuple — rejetant le fatras des concepts théocratiques (droit divin, etc.) qui, si longtemps, avaient inspiré leurs systèmes — se rabattirent sur les concepts démocratiques : droit social, souveraineté politique et autres. On les vit alors — au lendemain de la grande tourmente révolutionnaire de quatre-vingt-neuf qui avait fait consommer, au profit du Pauvre, la ruine définitive de l'ordre de choses séculaire — s'ingénier à prescrire des Droits de l'Homme mensongers et promulguer des Constitutions où des Chartes hypocrites. Ils espéraient ainsi escamoter les révoltes toujours renaissantes et faire dévier sur des nébulosités les espérances obstinément tenues à terre et positives.

L'échec de la manœuvre démocratique ne tarda pas à s'affirmer aussi nettement que la faillite même du christianisme. L'effervescence des années quarante, les grandes grèves ou le prolétariat, réduit à la plus misérable des conditions, manifesta ses desirs de vivre en travaillant ou de mourir en combattant firent choir les illusions des métaphysiciens bourgeois.

Le verbe passa aux économistes, théoriciens de la valeur, alchimistes de la Richesse et thaumaturges de la Propriété, mais le charabia de ces pseudo-savants — bien loin d'éclaircir le logos social et de trouver un fondement naturel au régime ploutocratique — ne fit qu'envenimer les conflits et rendre, à la fois, plus âpres et plus confus, les antagonismes. Les sophismes de l'Économie politique s'avéraient aussi incapables de résoudre les antagonismes sociaux, d'instaurer l'harmonie, que les antérieures spéculations des idéologues à la Jean-Jacques ou à la Voltaire. Force fut bien de s'en rendre compte.

La solution du problème eût nécessité de deux choses l'une : ou bien que les dépossédés reconnussent le droit supérieur des possédants et abdiquassent, à ce fait, tout droit à la révolte ; ou bien que les possédants — convaincus de l'iniquité dont ils bénéficiaient — fissent abandon de leurs privilèges dans une nouvelle nuit du 4 août. A ces conditions seulement la concorde eût pu s'établir dans la société sur les seules bases possibles de l'égalité et de la solidarité.

Démontrer aux pauvres qu'ils ont pour devoir de se soumettre, de se résigner, sans espoir de compensation aucune, il n'y fallait plus songer. Quant aux riches, l'idée de se dépouiller au profit de la communauté sociale ne pouvait leur venir, ou bien ils ne l'envisageaient qu'avec horreur. Bien résolu à jouir, envers et contre tous, au mépris de toute équité et de toute raison, il ne leur restait plus qu'à s'accommoder des conséquences tragiques de leur domination. Une dernière ressource s'offrait cependant pour leur permettre de satisfaire à leur appétit de logique, et de donner une apparence solide à leur philosophie. Ils s'en saisirent avec avidité. Les idées darwinistes avaient fait leur chemin en sciences naturelles, il ne s'agissait que de les adapter aux faits sociaux. En faisant appel à la lutte pour la vie, à la sélection naturelle la casuistique bourgeoise, superbe d'impudence, eut tôt fait de démontrer aux pauvres qu'ils ne sont redressables de leur infériorité sociale qu'à leur infériorité organique et intellectuelle, que l'élimination des faibles, le triomphe des forts, sont des faits naturels, partant inéluctables et qu'en conséquence il est utopique, fou et criminel de s'élever contre un ordre social immuable.

Si les possédants ne pouvaient prétendre, par de tels arguments, convaincre les pauvres — chose dont ils ne se souciaient guère d'ailleurs — par contre ils se conféraient à eux-mêmes une implacable rigueur d'attitude. Ils avaient enfin réussi à s'enraciner sur le roc de l'absolu dogmatique. La lutte pour la vie érigée en principe de vie sociale, les dispensait désormais de toute pitié, de toute inquiétude humanitaire ou altruiste. Froide, avec une inaltérable sérénité de philistins ils allaient se livrer à la conquête du monde, s'adonner à une orgie qui rappelle les derniers jours des Romains, multiplier les rapines et les forfaits. Nous voyons aujourd'hui les maîtres à l'œuvre. Ils n'ont plus ni affectation sentimentale, ni hypocrisie de parade, ni mouvement de pudeur ou de retenue ; ils sont cyniques dans la férocité et la gouaillerie. Et les plus forts : voilà la seule justification qu'ils invoquent au présent. La force brutale, la répression aveugle, insolente, la « manière forte », tel est l'ultima ratio qu'ils opposent, en tout lieu et en toute circonstance, aux réminiscences et aux révoltes des esclaves. Le logicien s'étonne que des Constitutions, au sens archaïque, soient encore exhumées à de certains moments. Elles ne concordent plus avec aucun fait réel ; elles sont en contradiction flagrante avec les affirmations du Pouvoir ; elles ne semblent plus avoir de raison d'être que pour égayer les esprits sceptiques par leur anachronisme et par leur ironie. Et nul ne verrait d'inconvenant à ce qu'on remplace les vieilles devises inscrites aux frontons des monuments publics — bagues ou hôtels de ville, casernes ou maisons d'École — par la simple phrase (combien véridique !) de Joseph de Maistre : *Le bourgeois est la pierre angulaire de l'édifice social.*

Les possédants modernes (nous le constatons de façon langbige) ont anéanti toute chance de paix sociale, répudié tout esprit de concorde, toute propension vers l'entraide qui apparaît pourtant comme la condition essentielle à tout état social. Ils ont avoué leur impuissance devant le mal ; ils en ont pris leur parti, mais par cette pensée que si force dont ils disposent suffira toujours à comprimer les révoltes. Mais par leur attitude même ils se sont attiré les colères systématiques des non-possédants. Ils auront toujours à faire face à un mouvement grandissant de révoltes qui — buté fatalement comme il l'est — finira, tôt ou tard, par emporter l'obstacle.

Quelle est donc la source fatidique de ce mortel conflit ? Quelle est donc l'élément initial qui tantôt sommeille et semble près de s'éteindre, tantôt se réveille en gerbes incandescentes qui incendient le monde, allumant partout des foyers de guerre civile ?

Cherchons autour de nous et cherchons en nous-mêmes. Interrogeons notre milieu externe et interrogeons notre psychologie. Nous trouverons d'un côté et d'autre les réalités corrélatives d'une méconnaissance rendue infructueuse toutes les tentatives de pacification. Dans l'ordre physique et social la propriété privée, dans l'ordre moral et individuel, l'instinct de révolte : voilà les vraies et les seules causes de la discorde et de la guerre. Le sociologue et le psychologue qui ne se laissent pas égarer dans le domaine des métaphysiques et des religions sont d'accord pour le proclamer.

Du fait qu'un homme possède et qu'un autre n'a rien résulte fatalement la méfiance. Du fait qu'un homme est placé sous la dépendance matérielle de son semblable dérivent la méfiance, le mépris, l'envie, la haine ; sources constantes de conflits. L'entente ne

On peut comparer la coercition gouvernementale à un fil noir sur lequel sont librement enfilées des perles. Les perles ce sont les hommes, le fil noir c'est l'Etat. Tant qu'elles resteront sur le fil, elles ne pourront s'entrechoquer. On peut les pousser à une extrémité ; le fil ne sera plus visible à cette extrémité, mais le sera à l'autre ; on peut diviser les perles régulièrement, en laissant entre elles des intervalles — monarchie constitutionnelle. On peut les séparer individuellement : république. Mais tant qu'on ne les aura pas retirées du fil, tant que celui-ci ne sera pas cassé, il sera impossible de le dissimuler.

Tant qu'existeront l'Etat et la violence qui le maintient sous n'importe quelle forme, il ne peut y avoir de liberté, de vraie liberté, telle que les hommes la comprennent et l'ont toujours comprise.

LEON TOLSTOI.

peut régner qu'entre égaux. L'harmonie ne peut s'établir qu'entre individus libres et autonomes. L'entraide, la solidarité ne peuvent s'affirmer qu'entre humains équivalents en droits et en indépendance. Jamais l'Autorité — où qu'elle puise son principe — ne suppléera à ces indispensables conditions d'équilibre. Nécessairement partielle et arbitraire, elle ne pourra au contraire rendre plus tendus et plus inexorables les rapports entre hommes inégalement pourvus.

Notre ennemi, c'est notre maître, a dit La Fontaine, le plus vivant, le plus populaire des socialistes. Il n'est pas de vérité plus sublime et plus universelle. C'est le cri de révolte instinctive de la nature humaine humiliée et bafouée. L'homme qui n'a pas les moyens de vivre en indépendance et en dignité, ne se possède pas lui-même. Il n'est pas un homme au sens propre du mot. Il est la chose, la propriété d'autrui et il souffre de sa condition. Toutes les chances berceuses qu'on lui fredonne aux oreilles n'endorment pas sa souffrance : toutes les dupes, tous les leurs qu'on essaiera de lui faire accepter ne l'empêcheront pas de se sentir esclave ; toute l'autorité qui s'appesantira sur ses épaules n'aura pas raison de sa protestation intérieure. Au plus profond de son « moi » bouillonnent toujours d'obscurs sentiments, vagues aspirations vers la liberté. L'esclavage se soulagera par la révolte, parce que, seule, la révolte lui permet de reconquérir une parcelle de son individualité.

Malgré toutes forces de compression et d'avachissement l'opprimé qui consume un feu intérieur jamais éteint

sera porté à affirmer, contre l'oppression, son énergie virile. La vie qu'il recèle, qu'il refoule, cherchera toujours son épanouissement externe, comme le ressort trop comprimé qui se défend ou qui casse ; comme la catapulte qui, trop tendue, rompt ses liens d'attache.

L'instinctive et impérieuse révolte de l'opprimé détermine une perturbation constante dans la société, s'oppose au maintien du *status quo*, tend à la suppression de tout esclavage et de toute contrainte individuelle ou sociale. Elle parcourt d'ailleurs le processus de tout instinct. Impulsive et incohérente dans sa phase rudimentaire, sans but, sans direction et sans frein, elle se prête par la suite à des modalités raisonnées, s'adapte à un but idéal et précis. Et, de même, la guerre des pauvres contre les riches, primitivement chaotique et aveugle, coordonne à la longue ses élans, régularise son cours, trouve son orientation et son but, se soumet à des considérations d'idées et de tactique. Dans sa phase moderne elle a atteint une complexité énorme, elle a donné lieu à de multiples courants qui bien souvent s'égarent ainsi que nous le montrerons ultérieurement, mais, soit qu'elle ait conservé son caractère spontané d'origine (insurrections populaires, jacqueries paysannes, etc.), soit qu'elle ait servi d'assise à la fortune de partis politiques, soit qu'elle ait atteint dans le syndicalisme libertaire sa forme la plus concrète et la plus élevée, la révolte prolétarienne reste la grande force qui nécessairement et inéluctablement brisera le cadre propriétaire de la société pour instaurer le communisme libre.

REILLON.

IL FAUT SAUVER LES ENFANTS

Les grands ont voulu la guerre,
Et maintenant la misère
Décime les innocents :

Il faut sauver les enfants !

En Prusse, en Autriche, en France,
Ils ont des pleurs de souffrance
Et des sanglots déchirants :

Il faut sauver les enfants !

Les Turcs, les Hongrois, les Serbes,
Les Russes n'ont plus de gerbes
Et manquent de vêtements :

Il faut sauver les enfants !

Typhus, choléra, famine
Les prennent par la poitrine
Et crachent la mort dedans :

Il faut sauver les enfants !

La tombe au rire imbecile
Nous les ravit par cent mille
Et quelle les mieux portants :

Il faut sauver les enfants !

A l'aide ! à l'aide ! Il faut faire
Le grand effort nécessaire :

Avec des soins diligents

Il faut sauver les enfants !

Avec des mains fraternelles

Et douces comme des ailes

Avec des cœurs frémissants,

Il faut sauver les enfants !

Pour le salut de la race

Qui vit et meurt dans la crasse

Au gré de ses gouvernants,

Il faut sauver les enfants !

Pour l'avenir du vieux monde

Qui lentement se féconde

Avec la chair des tyrans,

Il faut sauver les enfants !

Il faut briser l'outilage

Qui vient des champs de carnage,

Afin qu'ils aient à vingt ans

Le droit de rester vivants !

Eugène BIZEAU.

Propos d'un Paria

A l'instar de Lourdes, Moscou accomplit
des conversions qu'il n'est pas exagéré de
qualifier de miraculeuses.

Des gens ayant un passé de guerre pourtant
peu glorieux s'y sont transformés en
internationalistes farouches ; des syndicalistes
qui s'affirmaient « purs » ou libertaires
s'y sont mués en d'authentiques politiques.

Qui n'a pas fait son petit pèlerinage au
pays des Soviets ?

En avons-nous assez vu et entendu des
recits plus ou moins sujets à caution sur
ce qui se passe sous le règne des dictateurs
dits « prolétaires » !

Les uns, reçus avec toutes les garanties
et les privilèges d'aux vrais croyants, se
sont promènes en automobile sous la conduite
de vicarons de choix et se sont pâmes
d'admiration devant un train blindé où
une revue de soldats rouges. Ils ont enquéte
dans les bureaux des commissaires et vu la
contre-révolution dans les dossiers de la Tcheka.

Les autres, plus curieux, ayant voulu véritablement
se documenter sur le vil, ou ayant refusé de se plier aux règles strictes
du protocole bolcheviste, ont été envoyés
dans les prisons et n'ont dû leur salut qu'à
un concours de circonstances tout à fait
fortuites.

D'autres aussi sont morts ! Et les récits
abondent. Et les comptes rendus tendancieux
des politiciens ou de leurs élèves continuent
à salir les colonnes de journaux dits
d'avant-garde.

Mais de tout ce fatras d'informations, de
cette pluie de racontars, de cette persistance
chez les narrateurs socialistes à vouloir
salir les anarchistes dans leur action
contre l'autorité, il ressort tout de même
quelque chose. C'est que, malgré les mesu-

res de répression les plus rigoureuses, pour
ne pas dire les plus féroces, malgré la corruption,
des hommes se sont dressés qui ne voulaient pas
que le fruit de leur sacrifice soit l'établissement d'un pouvoir politique
n'ayant de prolétaires que le nom.

Contre-révolutionnaires ! Bandits ! clament
les chefs de files, repris en chœur par les
sous-ordres disciplinés.

Il y a l'Etat et l'Etat, disent-ils. Deux
fustimes !

Nous répondons : Il y a l'Etat : ordre (?),
hiérarchie, discipline, armée, police, magistrature,
contrainte permanente.

Et il y a la Servitude, corollaire de l'Etat.

La Révolution, dont le but n'est pas l'abolition
de la servitude, n'est pas la Révolution. Changer
de maîtres n'est pas la libération.

Les politiciens veulent domestiquer le monde
du travail. Leur désir de domination perce sous
la démagogie dont ils déguisent leurs manœuvres.

Le rôle des anarchistes est de dénoncer
ces manœuvres. Inlassablement, ils ne cessent
d'opposer la raison à la force, leur idéal
de liberté à celui de servitude intégrale, qui semble
être le but vers lequel tendent les partisans des
doctrines autoritaires.

Ils restent, logiquement, les seuls qui
peuvent impulser la Révolution vers des fins
émancipatrices.

Et l'action anarchiste se continuera, malgré
les sarcasmes et les injures des cabotins, des
aristocrates et, hélas ! des dupes de la politique.

Pierre MUALDES

Tous à la Manifestation

Dimanche prochain, à 15 heures, sur le
terrain du Chapuzet-Rouge, au Pré-Saint-Jacques,
une grande manifestation est organisée en faveur
du peuple russe.

Les anarchistes, tous les anarchistes de la
région parisienne, y participeront. Et, si, comme
nous le supposons, des tribunes sont dressées sur
le terrain de la manifestation, tous nos camarades,
tous nos sympathiques à notre action se grouperont
autour de la nôtre.

L'UNION ANARCHISTE.

L'ATMOSPHERE PERNICIEUSE

UN DOCUMENT

Pour bien prouver que l'influence du gouvernement Russe agit sur les délégations syndicalistes, pour les amener à violer leurs mandats, nous reproduisons une protestation de la Confédération Nationale des Travailleurs Espagnols

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL D'ESPAGNE (1)

Camarades, malgré l'horrible répression que nous subissons, la Confédération Nationale d'Espagne a tenu une assemblée générale où toutes les confédérations régionales étaient représentées et à l'unanimité a adopté les résolutions suivantes :

QUESTION NATIONALE

La répression

Pour en finir avec la répression, l'assemblée donne au comité exécutif les pouvoirs nécessaires pour mettre en pratique les procédés et moyens qui sont les plus efficaces pour obliger les pouvoirs publics à arrêter la répression.

L'assemblée déclare que l'action confédérale n'ira pas, comme on peut le croire, en diminuant, mais au contraire en s'amplifiant.

(1) Cette organisation ouvrière comprend plus d'un million d'adhérents.

QUESTION INTERNATIONALE

L'assemblée discutant sur le Congrès de Moscou et ses résolutions et sur l'attitude de ses délégués à ce Congrès. Déclare, après une brève discussion, ratifier dans son entier les décisions du Congrès de Madrid.

La Confédération espagnole affirme à nouveau son caractère d'indépendance et d'autonomie absolues. Face à tous les partis, y compris celui qui s'intitule communiste, elle refuse en outre tout pacte ou alliance avec ces partis, car elle considère que l'organisation économique des travailleurs se suffit à elle-même pour préparer et réaliser la révolution sociale dans l'ordre national et international, et affirme que le but de son action est : le communisme anarchiste.

L'assemblée décide de se réunir à nouveau lorsque la délégation sera revenue de Russie, pour agir en conséquence.

Maintenant, plus que jamais, elle crie : *Vive la Confédération Nationale d'Espagne ! Vive le Communisme libertaire !*

A L'OCCASION DE GRÈVES QUELQUES MOTS A MONATTE

Une grève d'assez grande envergure vient de se déclencher. Si l'on en croit les renseignements qui nous sont fournis par la presse, ce conflit éclata parce que des patrons peu clairs voyants — ce qui est fait pour nous réjouir — voulant augmenter de plus en plus les bénéfices, prétendirent faire subir la diminution de la vie pour supprimer l'indemnité de vie de chère à leurs ouvriers.

Les travailleurs de Roubaix, Tourcoing, devant une menace qui, si elle était exécutée, diminuerait sensiblement leurs salaires, se rebellèrent devant une pareille tentative. Une commande de grenades à l'usine Lepoutre, de Roubaix, fut la conséquence de cette grève. Entre temps, les ouvriers du textile, malgré le chômage qui sévit depuis de longs mois, décidèrent d'engager la lutte pour que leurs salaires déjà maigres soient respectés. Ce fut ainsi, en trois jours de temps soixante mille travailleurs de cette région qui se mirent en grève. Si l'on tient compte de l'intensité du chômage c'est la presque totalité de l'industrie de cette région qui est arrêtée.

Partie sur un tel terrain que va-t-il advenir de cette grève ? Comme précédemment elle peut durer longtemps sans que le patronat en subisse de trop graves conséquences, à condition toutefois quelle soit pacifique ; or, comme beaucoup d'autres, hélas ! elle l'est.

Ce n'est pas qu'à la moindre grève on minimise le mouvement nous ayons le désir de voir couler le sang. C'est justement parce que l'on amplifie des moyens susceptibles d'amener des conflits entre grévistes et forces policières, tels ces grandioses défilés pacifiques que nous disons : LA LUTTE N'EST PLUS LA.

Elle a sa raison d'être aujourd'hui, la grève, si elle est EXPROPRIATRICE ET REVOLUTIONNAIRE, hormis cela elle est vouée à l'échec neuf fois sur dix.

Pour des augmentations de salaires ou pour les sauvegarder, seule LA LUTTE DANS L'ATTELIER est viable et féconde. LA LUTTE du travailleur est le maître, la il est le souverain, car le gendarme et le policier ne sauraient discernier les bonnes pièces des lous. Et si l'on n'est de bonne machine qui ne résiste à un lubrifiant « savant » ce ne pourra jamais être la contrainte possible d'une juridiction spéciale qui pourrait obliger le travailleur à finir la pièce, la chose commencée, si dans son esprit il est décidé à la détruire. Aucune contrainte ne pourra empêcher d'annihiler le fruit de son travail s'il veut le saboter.

Qu'on le veuille ou non le sabotage est et reste une arme excellente dans les mains des travailleurs, qu'ils auraient bien tort de négliger. Il touche directement le patronat à l'endroit sensible — au portefeuille — et il — le patronat — le craint d'autant plus qu'il se sait impuissant à l'éviter.

Au lieu de ces platitudes défilées j'imagine que, dans les usines de ces patrons réactionnaires, à deux, trois ou quatre jours d'intervalle quelques machines ou le fruit d'un mois de labeur soient détruits ; que ces attentats directs contre le capital s'exercent ; qu'à l'improviste ils soient perpétrés à l'endroit où on les attend le moins, et nous ne tarderons pas à voir très rapidement, les patrons venir à composition en appelant leurs esclaves leurs très chers collaborateurs, s'ils supposent que le sabotage cessera lorsque les ouvriers auront satisfait.

S'imaginer que des manifestations platoniques inspirent une crainte aux maîtres est un leurre ; pour ma part, je crois plus salutaire et plus favorable à la réussite des revendications ouvrières l'exemple du *Souvarine*, de Zola, que toutes les processions, si imposantes soient-elles.

Le sabotage est l'affirmation d'une volonté bien arrêtée et inspire une crainte

Le compte rendu du Congrès minoritaire publié par *Le Libertaire*, a été fait, Monatte, avec le souci de traduire la vérité. Celle-ci, la vérité, était d'ailleurs assez à l'avantage de nos thèses, de notre point de vue pour que nous n'ayons point besoin de l'aléer.

C'est toi qui en prends à ton aise avec elle et j'en appelle, moi aussi, aux trois ou quatre cents délégués qui suivirent la discussion du samedi et du dimanche, 23 et 24 juillet.

Ce numéro du *Libertaire* fut vendu en plein Congrès confédéral à la presque totalité des délégués.

Après sa parution, je m'enretins pendant deux jours avec les uns et les autres et, à part Mayoux et Cepe, dont on connaît les « rectifications », aucun délégué ne me parla en mal de notre compte rendu, au contraire. Toi-même tu ne me dis rien alors, pourtant nous causions souvent ensemble.

A qui la faute si Merheim s'en est emparé ? Sinon à ceux qui, comme toi, depuis le Congrès d'Orléans, ont toujours maintenu le syndicalisme révolutionnaire dans les eaux du bolchevisme.

C'est votre faute si l'orientation de la C. G. T. n'a pas encore été modifiée, et son bureau démissionné. Merheim et Dumoulin, les seuls qui portèrent de tels coups à la minorité, n'eurent qu'à exploiter vos faiblesses et vos contradictions ; je le demande à tous les délégués, est-ce qu'ils se servaient contre la minorité d'autres choses que de l'argument de la subordination du syndicalisme ? Que ce soit du culot de leur part, entends, mais enfin...

Au Congrès confédéral tu as fait, Monatte, un discours d'une belle netteté et j'y ai applaudi tout en faisant en moi-même quelques réserves touchant les endroits où tu parlais de Moscou. Pourquoi ne te conformes-tu point aux lignes essentielles de ces discours et sembles-tu, dans la *Vie Ouvrière*, regretter d'avoir blâmé Tomasi ?

Reviens donc franchement à ton syndicalisme d'avant-guerre. Ne te préoccupe pas, si, faisant, tu t'attires l'inimitié de gens et d'un parti qui le flagorneront par intérêt. Tiens-lui à la motion d'Amiens et à son esprit surtout, et tu auras tous les vrais syndicalistes avec toi et la majorité confédérale perdra vite de sa superbe et nous parviendrons non moins vite à implanter dans ce pays un syndicalisme qui inspirera confiance aux travailleurs pour le moment et pour l'avenir.

L. LECOIN.

C'est à tort que j'ai demandé, la semaine dernière, que l'on décide la tenue d'un Congrès de tous les syndicats minoritaires si tôt le retour de Russie des délégués syndicalistes. J'avais déjà satisfaction, puisque le Congrès minoritaire de Lille avait prévu et décidé ce Congrès.

L. L.

A nos Collaborateurs

L'abondance de copie nous oblige à remettre à la semaine prochaine la publication de nombreux articles, dont un de notre ami Loréal. Qu'on nous en excuse.

salutaire à ceux qui n'ont qu'un souci : nous pressurer encore et toujours davantage. Que chacun prenne conscience du préjudice qu'il peut porter à celui qui force l'asservit et que sans s'embarrasser d'un sentimentalisme qui n'est plus de son temps, puisque sa vie est en jeu, il emploie dans la lutte la seule arme qui lui reste : LA VIOLENCE POUR LA SAUVEGARDE DE SES INTERETS.

NADAUD.

Pourquoi nous sommes peu ?

Lorsque, dans les réunions, les meetings, nous présentons au public notre magnifique idéal anarchiste, lorsque nous faisons le tableau de la vie telle qu'elle devrait être : belle, harmonieuse, utile, nos adversaires, à bout d'arguments, essaient de nous « tomber » en nous disant :

« C'est très beau ce que vous nous étalez sous les yeux, mais c'est un rêve généreux, fruit d'une imagination idéaliste, qui jamais ne pourra être vécu. Vous vivez dans les nuages. Descendez donc sur terre : c'est la lutte perpétuelle. Et vous nous parlez d'amour ! Du reste, une preuve sérieuse que vous poursuivez une chimère, c'est le peu d'adhérents que vous recrutez ».

Dans cet amas de mots, une seule locution est exacte : C'est le petit nombre des anarchistes.

Mais cette infériorité numérique ne tient pas aux causes illusoire et fausses, indiquées plus haut, elle tient à des motifs tout différents.

Nous sommes peu nombreux, parce que :

- 1° Notre idéal est si élevé que bien peu peuvent s'élever jusqu'à lui.

L'anarchisme dit à l'homme : Le but de ta vie, c'est la recherche du bonheur. Pour être heureux, il faut être libre. Tant qu'une parcelle d'autorité existera, sous quelque forme que ce soit, tu seras soumis, esclave, courbé, c'est-à-dire malheureux.

Libère-toi de toutes les autorités, de celles que tu t'imposes toi-même par ta vie déréglée, et ensuite des autorités extérieures qui s'imposent à toi, malgré toi ! — Dévoiler de telles idées à des individus soumis depuis des centaines de siècles à l'obéissance passive, est vraiment audacieux, et nous comprenons bien et tous les gens de bonne foi comprendront avec nous que par atavisme, hérédité, les hommes demeurent sceptiques, incrédules devant nos affirmations et doutent de notre confiance.

2° Notre idéal est combattu à outrance par tous les maîtres et profiteurs de l'autorité.

Songez donc, l'anarchisme dit : Hommes, tu dois te développer librement, en dehors de toute tutelle. Une seule règle doit diriger ton activité : la loi de réciprocité. La liberté finit là où celle des autres commence, mais elle ne doit être soumise à aucune des coercitions imposées par les volontés dominatrices d'autres hommes...

Alors, plus d'esclaves, plus de latrines ! Toute l'armée des parasites se précipite pour détruire ou tout au moins étouffer les effets de pareils propos... Et qu'ils en possèdent de moyens pour arriver à leurs fins !

3° Il faut être désintéressé pour vivre en anarchiste.

Tous ceux qui possèdent au fond de leur être la moindre velléité d'orgueil, d'ambition, ne peuvent être anarchistes.

Pas de sincères, pas de places, pas d'honneur, pas de parasitisme sous aucune forme.

Mais, par contre, la persécution, la répression, l'incarcération, les condamnations.

Tout de même, vous reconnaîtrez que dans une société où tout est marchandage, corruption, arrivisme, ils ne peuvent pas être nombreux ceux qui sont assez convaincus pour abandonner toutes les vaines satisfactions des richesses, au profit de la lutte pour la liberté.

4° Parce que nous ne possédons que des moyens rudimentaires pour toucher les hommes, alors que nos adversaires de toutes tendances disposent de tous les perfectionnements modernes.

Et c'est ce dernier motif qui est la cause directe de notre faible recrutement.

En effet : les partisans de l'autorité religieuse ont dans toutes les paroisses de France un militant, le curé, pour soutenir leur formidable erreur.

Le curé, logé à la campagne dans la plus jolie maison souvent, ne touchant pas aux travaux vulgaires, affable, souvent habile, exerce par son costume et sa façon de vivre — il a une servante — une autorité incontestable. Tous les jours, il raconte aux bambins et aux bigotes, que l'homme est condamné au dur travail, que la femme enfantera dans la douleur, parce qu'autrefois Adam a mangé du fruit d'un arbre qui lui avait offert Eve la joliesse.

Pas besoin de chercher à améliorer son sort, puisque la souffrance est un châtiment imposé aux hommes par une autorité supérieure.

Les pauvres doivent respecter les riches qui, généreux, font la charité, ils ne doivent pas jeter des regards d'envie ni sur leur palais, ni sur leurs beaux habits et leurs équipages !

Dieu l'a voulu ainsi. Ainsi soit-il ! Et le dimanche, en grande pompe, devant tous ses paroissiens — les mécréants exceptés — le curé parle par paraboles, n'explique pas, parce que ce sont des mystères, mais impose la croyance et la foi parce que de sa bouche est la vérité éternelle qui s'affirme.

Et la foule s'écoule, abrutie un peu plus, impuissante à se révolter et toujours plus soumise à l'autorité.

Mais il n'y a pas que le curé. L'Etat, cet amalgame de toute l'autorité laïque, a également dans chaque commune un apôtre de sa morale et de ses procédés de gouvernement.

L'instituteur qui, après le curé, habite la plus jolie maison, a la mission d'apprendre la beauté du régime capitaliste, du régime de l'exploitation de l'homme par l'homme, du régime qui engendre la misère, la laideur, la guerre.

Le programme qu'il doit enseigner est bien limité, bien défini, et s'il se permet parfois de s'en libérer, il est vite rappelé à l'ordre et révoqué.

Il doit même, s'il est mutilé de guerre, apprendre aux enfants la grandeur de la Patrie ; il doit leur raconter que c'est la meilleure des mères, qu'on doit la préférer à la vraie-maman qui vous a porté, nourri, élevé, caressé, et que si l'Etat le jure à propos, on doit se séparer de cette dernière, la priver de sa tendresse et de son secours, et aller se faire tuer pour la Patrie.

Le Capital, la Fortune, la Propriété sont légitimes d'une aussi formidable façon. L'enfant sort des mains du curé et de l'instituteur tout disposé à obéir, à se laisser prendre aux promesses fallacieuses des politiciens et à partir à la caserne avec une âme de chausson.

Comprenez-vous maintenant, pourquoi notre recrutement est difficile ? Nous n'avons pas possibilité de contre-balancer pareille propagande.

Mais, direz-vous, le parti communiste n'a pas non plus de militants officiels dans chaque commune et pourtant il est nombreux !

Oui, en effet, le parti communiste est nombreux, mais le parti communiste n'est pas négateur de l'autorité. Il admet la dictature... provisoire. Au lendemain de la Révolution, il veut continuer l'Etat, c'est-à-dire le gouvernement de l'homme sur l'homme. Il aura besoin s'il triomphe d'une quantité innombrable de fonctionnaires, d'une armée, d'une police, de tribunaux, de juges, de gardiens de prison, etc.

L'élite, c'est-à-dire les communistes éprouvés d'aujourd'hui, seront aux honneurs, aux bonnes places. A eux les rubans rouges, les fauteuils rouges, etc.

Le parasitisme aura changé de classe. Tous les espoirs seront permis, les ambitions pourront être satisfaites. Les emplois de tout repos seront garantis.

Alors, ne voyez-vous pas avec moi que tous les ambitieux d'aujourd'hui dont l'orgueil n'est pas satisfait, tous les arrivistes dont le désir n'est pas rassasié, petits fonctionnaires, petits employés, qui sont impuissants à lutter contre la richesse et qui sentent néanmoins que le capitalisme sombre, se ruent dans les rangs du parti communiste pour être aux premières loges le jour du grand chambardement.

Voilà pourquoi le parti de la dictature, de la hiérarchie, des grades a de nombreux adeptes. Anarchistes, nous sommes peu nombreux ! Est-ce un mal ? Je ne le crois pas. Nous craignons moins les défections et les trahisons. Et puis nous sommes en période de destruction de la vieille machine sociale. Nous sommes assez nombreux pour porter le pic démolisseur dans les fondations de l'édifice.

Lorsque la reconstruction s'imposera, peut-être réussirons-nous à ouvrir à la lumière des yeux encore aujourd'hui voilés.

Amertume

J'ai des heures où l'espoir d'une Révolution illumine mon cerveau, je vois les hommes, les femmes aussi, prêts à la grande et belle lutte humanitaire, et de tous les petits en haillons qui jouent devant mes yeux, je fais des heureux.

Rêve ! Utopie ! qu'engloutit, sitôt revenue à la réalité, un pessimisme féroce.

Et pourquoi, lorsque je ne rêve pas, ne verrais-je pas en noir ce présent que nous vivons ?

Le présent, c'est la guerre partout, ce crime légal que laissent commettre des milliers d'individus inconscients, le présent, ce sont des hommes ingrats, de toutes les nations, qui discutent la satisfaction de leurs jouissances avec le sang des humains, des gouvernants qui n'associent leur bonheur que sur la faim d'autrui.

Le présent, c'est la famine, c'est la douleur, c'est la bas, en Russie, une révolution qui avorte de par notre inertie, notre bas, et étroit égoïsme, notre ignorance, notre passivité.

Que fallait-il pour qu'un peuple affamé ne crie la mort ? S'unir résolus à leur révolte pour notre plus grand bien commun.

Mais l'heure est toute à la charité, la charité seulement. Nous ne sommes capables que de cet élan sentimental, les riches en se retenant sur leur superflu, les ouvriers en s'insurgeant quelques privations pour aller secourir un blessé, mais pas encore, cette population famélique. Et en attendant nous mangeons, heureux de notre obole, pendant qu'eux, là-bas, pour avoir voulu travailler à leur libération empuantent les terres de cadavres.

Une année de sécheresse et ils n'ont plus rien, et malgré cette année de sécheresse, des ventres repus grossissent toujours de mets trop abondants.

Ces ventres repus, ils calculent, voulant être payés largement, pour donner, non point ce qui est à eux, ce qui les privera, mais les fruits de ton travail, peuple trop irréfléchi, ce que tu donneras de si grand cœur si tu étais assez libre pour disposer du produit de ta sueur.

Femmes russes, vous avez peut-être espéré, illusionnées, qu'en d'autres pays, les mères avaient un grand cœur, qu'elles aimaient tous les petits et qu'au nom de ce sentiment, la mort par la faim de tous ces innocents les effrayait et les révoltait.

Ironie des mots, amères déceptions. Les femmes, aimantes, compatissantes, dévouées ! chimères.

Si ces qualités se reflètent chez quelques-unes, ces quelques-unes sont une bien infime minorité où le cœur sent en comparaison de la force de leur cerveau.

Les femmes ! aimer les petits, tous les petits. Hélas ! ne faudrait-il pas avoir eu le chagrin de constater qu'elles n'avaient même pas réussi à soustraire leurs propres enfants à la souffrance et à la mort quand ils avaient à peine 20 ans, lors de notre période de sauterelle.

Bourgeoises qui n'avez rien à faire et qui discutez par snobisme la puissance sentimentale d'œuvres poétiques de Musset, Lamartine, Victor Hugo ; femmes qui pendant vos heures de paresse, à ces lectures faites vibrer vos chairs et êtes dans l'attente de sensations ; songez que là-bas, il en est de grandes sensations ; et au nom de quelque chose de beau, de réel, au nom de la maternité, vous posséderiez, si vous n'étiez gâtées par votre milieu infect, la force de réclamer le droit de soulager des petits innocents, tout comme les vôtres, des petits que l'on noie, que l'on tue, oh ! atrocités de la suprême civilisation, des petits à qui il faudrait si peu pour épargner la souffrance et la mort.

Il est vrai que souvent un chien enrubanné vous est peut-être plus agréable, plus utile selon le degré d'animalité où vous êtes descendues.

Et nous souffrons profondément du spectacle offert à nos yeux.

Des peuples enchaînés, des mères bien armées. Des préjugés couvrant le monde. En bas, l'homme s'enivre, la femme rit, se poudre et trime ; plus haut, le bourgeois sort ses griffes aigres de ses matrones, le pale politicien aide l'ignorant avec des phrases roses et chacun parle du peuple russe en le laissant mourir.

MILLY.

Vient de paraître : « Les Humbles », cahiers 7 et 8. Nos camarades voudront se procurer ce numéro intéressant.

Le gérant : Henri Barbusse, Marcel Cachin, Sébastien Faure, Germaine Tillion, Victor Méric, Charles Rapoport, Rihlton, Boris Souvarine, Vilkins et Maurice Wullens.

En vente à la Librairie Sociale, prix : trois francs.

León ROUGET.

Le présent, c'est la guerre partout, ce crime légal que laissent commettre des milliers d'individus inconscients, le présent, ce sont des hommes ingrats, de toutes les nations, qui discutent la satisfaction de leurs jouissances avec le sang des humains, des gouvernants qui n'associent leur bonheur que sur la faim d'autrui.

Le présent, c'est la famine, c'est la douleur, c'est la bas, en Russie, une révolution qui avorte de par notre inertie, notre bas, et étroit égoïsme, notre ignorance, notre passivité.

Que fallait-il pour qu'un peuple affamé ne crie la mort ? S'unir résolus à leur révolte pour notre plus grand bien commun.

Mais l'heure est toute à la charité, la charité seulement. Nous ne sommes capables que de cet élan sentimental, les riches en se retenant sur leur superflu, les ouvriers en s'insurgeant quelques privations pour aller secourir un blessé, mais pas encore, cette population famélique. Et en attendant nous mangeons, heureux de notre obole, pendant qu'eux, là-bas, pour avoir voulu travailler à leur libération empuantent les terres de cadavres.

Une année de sécheresse et ils n'ont plus rien, et malgré cette année de sécheresse, des ventres repus grossissent toujours de mets trop abondants.

Ces ventres repus, ils calculent, voulant être payés largement, pour donner, non point ce qui est à eux, ce qui les privera, mais les fruits de ton travail, peuple trop irréfléchi, ce que tu donneras de si grand cœur si tu étais assez libre pour disposer du produit de ta sueur.

Femmes russes, vous avez peut-être espéré, illusionnées, qu'en d'autres pays, les mères avaient un grand cœur, qu'elles aimaient tous les petits et qu'au nom de ce sentiment, la mort par la faim de tous ces innocents les effrayait et les révoltait.

Ironie des mots, amères déceptions. Les femmes, aimantes, compatissantes, dévouées ! chimères.

Si ces qualités se reflètent chez quelques-unes, ces quelques-unes sont une bien infime minorité où le cœur sent en comparaison de la force de leur cerveau.

Les femmes ! aimer les petits, tous les petits. Hélas ! ne faudrait-il pas avoir eu le chagrin de constater qu'elles n'avaient même pas réussi à soustraire leurs propres enfants à la souffrance et à la mort quand ils avaient à peine 20 ans, lors de notre période de sauterelle.

Bourgeoises qui n'avez rien à faire et qui discutez par snobisme la puissance sentimentale d'œuvres poétiques de Musset, Lamartine, Victor Hugo ; femmes qui pendant vos heures de paresse, à ces lectures faites vibrer vos chairs et êtes dans l'attente de sensations ; songez que là-bas, il en est de grandes sensations ; et au nom de quelque chose de beau, de réel, au nom de la maternité, vous posséderiez, si vous n'étiez gâtées par votre milieu infect, la force de réclamer le droit de soulager des petits innocents, tout comme les vôtres, des petits que l'on noie, que l'on tue, oh ! atrocités de la suprême civilisation, des petits à qui il faudrait si peu pour épargner la souffrance et la mort.

Il est vrai que souvent un chien enrubanné vous est peut-être plus agréable, plus utile selon le degré d'animalité où vous êtes descendues.

Et nous souffrons profondément du spectacle offert à nos yeux.

Des peuples enchaînés, des mères bien armées. Des préjugés couvrant le monde. En bas, l'homme s'enivre, la femme rit, se poudre et trime ; plus haut, le bourgeois sort ses griffes aigres de ses matrones, le pale politicien aide l'ignorant avec des phrases roses et chacun parle du peuple russe en le laissant mourir.

MILLY.

Vient de paraître : « Les Humbles », cahiers 7 et 8. Nos camarades voudront se procurer ce numéro intéressant.

Le gérant : Henri Barbusse, Marcel Cachin, Sébastien Faure, Germaine Tillion, Victor Méric, Charles Rapoport, Rihlton, Boris Souvarine, Vilkins et Maurice Wullens.

Dans la Ménagerie Humaine LES BANDITS !

(Monologue)

I
En quel siècle affreux vivons-nous ? On n'entend parler que d'exploités, de bandits, masqués jusqu'à qu'on ne les reconnaisse et nous zigouillent ! Pour s'approprier nos argent.

Il n'ont pas le moindre scrupule, Et l'on décore ces crapules. Au lieu d'éluder les honnêtes gens ! Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique.

II
Il faut exterminer tous les bandits ! Par le fer, par l'eau, par le feu, Le poison et la guillotine. Des hommes d'attaque, et courageux, Ecrasent cette vermine : Avec un peu d'entraînement Nous en viendrons à bout sans peine, Et nous percerons la bedaine Aux parusis des Parlements.

III
Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique. Il faut exterminer tous les bandits ! Les rastaquouères industriels Qui nous tiennent cloîtrés en usines, Sans qu'on n'ait vu un coin d'ciel Tandis qu'ils roulent en limousines : Les respectables commerçants, Dont l'Code encourage les rapines. Les policiers qui nous chourment, N'ont-ils pas à s'abreuver d'notre sang.

IV
Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique. Il faut exterminer tous les bandits ! Les magistrats enjuponnés Et les avocats, leurs complices, Seront, à leur tour, condamnés Par notre étonnante justice : Les bûcheriers, filous et marauds, Seront cernés dans leurs caverneux, Et nous brûlerons dans les casernes Le crime... avec les généraux.

V
Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique. Il faut exterminer tous les bandits ! Enfin, tous les sombres brigands Pôles et carrefours de la vie, Les bourgeois du ventre arrond, Païrons leur dette d'infamie. Et quant nous aurons supprimé Tous ces monstres à face humaine, Nous pourrons vivre, alors, sans haine, Et sans crainte d'être assassinés.

VI
Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique. Il faut exterminer tous les bandits ! Les magistrats enjuponnés Et les avocats, leurs complices, Seront, à leur tour, condamnés Par notre étonnante justice : Les bûcheriers, filous et marauds, Seront cernés dans leurs caverneux, Et nous brûlerons dans les casernes Le crime... avec les généraux.

VII
Ça n'est pas durer, c'est moi qui vous l'indique. Il faut exterminer tous les bandits ! La semaine dernière nous faisons connaître à nouveau à nos camarades, à nos amis, le questionnaire sur lequel s'étaient mis d'accord les camarades du Comité d'initiative.

VIII
Un mois et demi, à peine, nous séparé de ce Congrès. Nous invitons donc à nouveau les groupements et individualités à discuter ce questionnaire, les questions qui s'y rattachent et nous envoyer leurs suggestions.

IX
Pour la bonne organisation de ce Congrès, nous invitons tous les groupes et individualités désirant y participer à envoyer leur adhésion avant le 20 septembre à Jeanne Claude, 169, route d'Heyrieux, à Lyon.

X
Les suggestions et la correspondance de l'U. A. les adresses comme à l'habitude à Pierre Bertelato, 69, boulevard de Belleville.

XI
NOTRE INQUIETUDE
Récemment une note d'agence annonçait l'arrestation en Lettonie de notre camarade Madeleine Pelletier, partie en Russie vers le 10 juillet.

XII
La note laconique de l'agence nous donne la conviction qu'un sort douloureux lui est réservé, légitimant ainsi nos appréhensions : Elle serait emprisonnée dans une ville de Lettonie, l'on dit même qu'elle pourrait être fusillée.

XIII
Connaissant l'impitoyable répression qui sévit dans ces contrées où le militarisme est souverain, nous nous demandons avec anxiété ce qu'il va advenir de cette bonne camarade qu'on peut assassiner parce que : REVOLUTIONNAIRE.

XIV
L'ennemi commun, le capitalisme de l'Entente.

XV
Après le Congrès de la III^e Internationale, en 1920, où étaient présents quelques chefs des social-démocrates indépendants, comme Daumig, Crispin, Dittmann et Stocker, Radak acheva une rupture habile du parti indépendant et Daumig, de même que Stocker, devinrent propagandistes du Parti communiste adhérent à la III^e Internationale. Ils entrèrent avec leurs partisans au parti communiste ; alors se constituait le parti communiste unifié d'Allemagne (V. K. P. D.). Cette unification n'était cependant que faiblement entretenue par un ingénieux empiètement, et devait se rompre à la première occasion, ce qui advint par les derniers troubles, et on peut difficilement encore, à présent, parler d'un V. K. P. D. Daumig, Hoffmann, Levi même n'en font plus partie, mais se sont constitués en un nouveau parti. Ils vont probablement, de concert avec le parti indépendant, suivre l'ancien chemin de la social-démocratie à la Scheidemann, et il y aura de nouveau plusieurs grands partis social-démocrates réactionnaires en Allemagne. Mais le Parti communiste perd de plus en plus en signification, et lorsque l'argent russe manquera, avec lequel il végète encore actuellement, alors c'en sera fait de la splendeur du K. P. D.

XVI
Le Parti Ouvrier Communiste (K. A. P. D.)

XVII
Lorsque le Parti communiste se plaça à nouveau sur le terrain du parlementarisme, une opposition se fit sentir dans ses rangs, qui ne voulait pas de ce coup de barre à droite. Au congrès qui, par suite de l'état de siège, eut lieu illégalement en 1920 à Heidelberg, les courants d'opposition se firent clairement jour. L'opposition traita la direction du parti de traîtres et demanda au congrès de se placer sur le terrain du premier congrès qui dénonçait le parlementarisme. Dans de chaudes discussions, les re-

XVIII
présentants des deux tendances opposées s'alignèrent de plus en plus, et il apparut bientôt qu'une conciliation était impossible. Ce n'était pas seulement de la question parlementaire qu'il s'agissait ; au sujet des syndicats aussi, les opinions étaient diverses. L'opposition était d'avis qu'il fallait combattre les anciens syndicats et travailler à leur destruction ; avant tout, les communistes révolutionnaires devaient les quitter et entrer dans l'Union générale des Travailleurs nouvellement fondée, les membres de l'opposition quitteraient aussi en partie les associations centrales et entrèrent en partie dans cette union générale des travailleurs, mais en partie aussi à l'Union des travailleurs libres, syndicalistes (F. A. U. D. syndicalistes).

XIX
La direction du parti condamna sévèrement cette tactique ; elle y voyait un danger. On venait de recevoir les instructions de Moscou, dans lesquelles Lénine lui-même recommandait aux communistes de ne pas quitter les anciens syndicats pour en constituer de nouveaux, mais de chercher à conquérir les anciens syndicats. Cependant, le mot d'ordre qui plus tard après le « putsch » de Kapp devint encore plus fort, plus impératif dans les syndicats révolutionnaires. « La destruction des syndicats » fut représentée par la direction du parti comme une grande erreur, ce que Lénine appelait la malade infantile...

XX
Le troisième point sur lequel les opinions divergèrent était la question des principes d'organisation. La direction du parti communiste se plaçait au point de vue d'un centralisme rigoureux, qui devait même encore être plus étroit que celui de la vieille social-démocratie. Mais l'opposition représentait cette idée que ce centralisme était pernicieux et, pour le cas où l'on se tiendrait encore au principe du centralisme, on voulait cependant quelques adoucissements et, en quelques cas, l'autonomie.

XXI
(A suivre.) Auguste SOUCHY

Anneries et Ignominies bolchevistes

Nous donnons ci-dessous connaissance à nos camarades d'un article paru dans le journal Moscou, organe officiel du bolchevisme russe, publié à Moscou en plusieurs langues pendant la durée des deux Congrès internationaux : communiste et syndical.

C'est un monument de sottises où la bêtise dispute à la canallerie. Quand on l'a lu on ne s'étonne plus qu'il y ait des anarchistes emprisonnés en Russie.

Les anarchistes, tous les anarchistes du monde entier, y sont traités de petits bourgeois, de réformistes, et leur action révolutionnaire y est qualifiée d'anti-prolétarienne.

Tout cela parce que les anarchistes ne veulent pas que le syndicalisme soit subordonné par le parti socialiste bolcheviste. Parce qu'ils gênent, ici et ailleurs, les désirs de domination d'individus. Parce qu'ils prouvent que la souveraineté des travailleurs ne s'affirme pas par le bulletin de vote et la prise du pouvoir, mais par l'action directe et la destruction du pouvoir.

Nous ririons d'une diatribe si naïve, si haineuse du gouvernement russe si les libertaires de là-bas ne supportaient autrement que nous ici les effets d'une pareille haine. Ils sont en prison pour avoir balbutié ce que nous crions à pleine voix. Ils sont incarcérés et calomniés parce qu'ils ne croient pas qu'une révolution arrêtée dans son cours et imitant celle de 1789-93 jasse le bonheur du peuple russe et qu'ils ne pensent pas qu'il soit bon de l'indiquer, telle quelle, comme but aux efforts des autres peuples.

L'ANTARCHISME ET L'ANTIPARLEMENTARISME
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXII
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXIII
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXIV
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXV
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXVI
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXVII
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

XXVIII
L'antiparlementarisme n'est point en lui-même une preuve d'anarchisme. Dans ses anciens jours de syndicalisme et encore avant que les conditions favorables à l'action politique révolutionnaire eussent été créées, Tom Mann avait combattu avec acharnement le réformisme parlementaire. On appelle souvent « anarchisme » en Italie, en France et en Espagne ce qui est en somme, du dégoût sain, du « crétinisme parlementaire ». La preuve de leur sincérité est pour ces éléments anarchistes ou syndicalistes leur promptitude à voir dans le Parti Communiste existant chez eux l'instrument d'émancipation nécessaire, l'instrument de combat contre le pouvoir d'Etat bourgeois ; il ne suffit pas, pour prouver leur sincérité, qu'ils acclament simplement la République des soviets (ce qui fut également beaucoup de libéraux bourgeois), il ne leur suffit pas non plus d'acclamer l'Internationale Communiste comme corps d'élite à la tête du prolétariat militant, car, en effet, et l'une et l'autre sont bien loin quelques part vers Moscou, et n'oublions pas que les petits-bourgeois ont aussi l'habitude d'acclamer beaucoup de choses qui leur semblent être bonnes vues de loin, mais auxquelles ils s'opposeraient à brève échéance.

PHILOSOPHIE SYNDICALISTE